

Brigitte Beauzamy
CADIS/GTMS (EHESS-Paris)
Brigitte.Beauzamy@ehess.fr

La mise en conflit des événements de Gênes

Résumé

Les récits militants du contre-sommet dit anti-mondialisation de Gênes en juillet 2001 insistent sur la surprise tragique qu'a constituée la répression policière qu'ils ont rencontrée. Cependant, un grand nombre de discours, y compris venus de la sphère des mouvements, annonçaient dès avant le contre-sommet qu'un affrontement s'y déroulerait contre la tenue du sommet, qui pourrait impliquer des épisodes de violence. Comment dès lors expliquer la stupéfaction devant la violence policière qui constitue le cœur de la narration militante de Gênes ? Nous répondrons à cette question en analysant quels types de discours ont été mis en place avant et après le contre-sommet, par quels acteurs et avec quelles conséquences pour l'historiographie militante des mouvements dits anti-mondialisation.

Introduction

Au point de départ, le constat suivant : la constitution d'un mouvement social s'effectue conjointement à celle d'un conflit qui le met face-à-face à un adversaire dans une lutte pour la mise en place d'orientations de changement social conformes à un projet – que l'on peut nommer la volonté d'appropriation des directions de l'historicité. Si on ne considère pas que l'existence du conflit précède structurellement celle de mouvements sociaux – ce qui exclut de réfléchir en termes de frustration relative antérieure à l'action de contestation – il demeure le problème du mode d'apparition de ce conflit, de sa construction et de son mode d'existence. Je vais ici me limiter à la construction du conflit du point de vue des acteurs contestataires. En m'appuyant sur l'exemple des événements de Gênes en juillet 2001, je vais lier l'apparition phénoménologique du conflit à une opération narrative effectuée par les acteurs dans le cadre de leur écriture historiographique.

La question posée ici est celle des processus d'émergence d'un conflit aux yeux des acteurs des mouvements dits anti-mondialisation. Je propose l'hypothèse que cette élaboration du conflit adopte la forme d'une écriture historique sous la forme d'un récit dont les événements de Gênes constituent le premier chapitre. Les événements de Gênes lors du contre-sommet de juillet 2001, c'est-à-dire la violence de la répression exercée par la police italienne sur les manifestants, ont en effet provoqué une transformation profonde des représentations que les militants ont de leur action. Cette répression, jugée gratuite et disproportionnée au regard des troubles causés par les manifestants – dans leur ensemble, qui comprend les plus radicaux – a entraîné une réinterprétation des actions de la police non plus en tant que pratiques de protection des personnes et des biens mais en tant que volonté délibérée de réprimer le mouvement de contestation. Dès lors, l'apparition d'un adversaire fait entrer les mouvements dits anti-mondialisation dans une ère d'affrontement. C'est ce processus d'écriture collective de l'histoire que je vais esquisser et l'organisation d'acteurs dans un conflit qui en résulte. En effet, l'organisation concrète d'un contre-sommet se double d'une mise en discours des différents aspects de celui-ci, à l'intérieur et hors du monde militant. Nous allons voir que la préparation et le déroulement du contre-sommet ont donné lieu à d'abondantes productions discursives ; une particularité de Gênes étant la grande quantité de discours réalisée ensuite, sous différentes formes. Il s'agit ici non de considérer le contre-sommet comme un pur univers du discours, mais de tracer, dans ces discours, les lignes des mutations dans les représentations des acteurs militants.

Dans un premier temps, je retracerai la mise en discours de la préparation du contre-sommet, et ses effets sur la manière dont les militants se représentaient leur action en arrivant à Gênes. Puis nous verrons comment immédiatement après Gênes a commencé un processus historiographique sous différentes formes, dont le résultat a été la rupture avec ces représentations et l'élaboration d'une nouvelle compréhension de la situation dans laquelle ils agissaient.

I. La préparation du sommet et le discours oraculaire

Les militants anti-mondialisation sont arrivés à Gênes plutôt confiants. Les précédents contre-sommets, c'est-à-dire les mobilisations massives contre des sommets internationaux – OMC, G8, Forum de Davos – leur avaient laissé une impression de victoire, en particulier à cause du nombre croissant de manifestants d'une rencontre à l'autre. Ainsi le porte-parole des *Tute Bianche*, Luca Casarini, déclarait dans un entretien paru avant Gênes : « *Le fait qu'à Göteborg, en Suède, il y ait eu 25 000 personnes signifie qu'à Gênes il y en aura 200 000* ». De plus, le succès dans le blocage des négociations de l'AMI à Paris en 1995 ou de celles de l'OMC en 1999 instituait le contre-sommet en une technique de contestation à part entière, par la présence des manifestants anti-mondialisation à chaque sommet. Les militants avaient eu l'occasion de réfléchir aux raisons de leur succès qu'ils attribuaient, comme l'activiste américaine Starhawk du *Direct Action Network*, à une organisation essentiellement réticulaire et décentralisée. La succession des contre-sommets, mais aussi l'expérience propre aux différents mouvements de contestation, avait entraîné la formalisation de techniques de contestation considérées comme efficaces, car on estimait qu'elles avaient fait leurs preuves.

Ce contre-sommet de Gênes était attendu comme un événement, en raison même de la situation politique particulière de l'Italie. Celle-ci offre un paysage contrasté avec un gouvernement dans lequel sont représentés des formations d'extrême-droite, et une vigueur importante des mouvements contestataires, du syndicalisme au communisme réformé, des Centres Sociaux aux mouvements d'inspiration négriste comme les *Tute Bianche*. La situation de l'avant-Gênes fournissait l'indice de cette configuration particulière, en particulier dans les préparatifs du contre-sommet¹. Celui-ci, institué par sa répétition en mode de contestation à part entière, est tout d'abord conçu comme action directe de blocage du sommet², mais le caractère systématique de la présence de manifestants réunis en contre-sommet implique que l'élément de surprise de ces mobilisations ne peut concerner que les modes de contestation et non pas l'existence de la contestation elle-même. L'instauration d'une « politique de transparence » par le *Genoa Social Forum* chargé de l'organisation du « centre de convergence » réduisit encore les possibilités de surprendre tactiquement les forces de l'ordre chargées de protéger le G8, en obligeant les organisations membres à rendre publiques par avances les actions auxquelles elles entendaient se livrer. Les organisateurs du contre-sommet eurent alors, en revanche, la possibilité de mettre en place une stratégie de communication instaurant une montée en puissance symbolique du mouvement anti-mondialisation avant la rencontre effective. Cette possibilité était également offerte, en face, aux organisateurs du sommet, ce qui s'est traduit en Italie par la « militarisation » de la ville de Gênes³, dont la mise en place s'est accompagnée,

¹ Donatella Della Porta et Herbert Reiter, « Mouvement 'anti-mondialisation' et ordre public, l'exemple de Gênes » in *Les Cahiers de la Sécurité Intérieure* n°47, 2002, pp.51-77.

² Voir Brigitte Beauzamy, « Le contre-sommet, une action directe contre la 'mondialisation néolibérale' ? », in *Journal des Anthropologues* n°96, 2004 (à paraître)

³ L'expression est largement reprise par les acteurs de l'anti-mondialisation ; elle possède également un sens scientifique en sociologie des forces de l'ordre, employé spécifiquement dans le cas italien par Della Porta et Reiter (op.cit.)

d'après les acteurs de l'anti-mondialisation, d'une campagne de presse incitant les habitants de Gênes à fuir la ville en prévision des troubles annoncés. On a ainsi fait surgir le spectre de la menace terroriste, en particulier islamiste⁴. Dans cette perspective, l'annonce publique des objectifs de la mobilisation et les moyens retenus pour y parvenir possèdent une fonction stratégique.

- **Stratégie d'annonce dans les media**

Une principale est la recherche de couverture médiatique illustrée par le cas des « Tute Bianche » annonçant à maintes reprises avant Gênes leur intention de forcer l'entrée du périmètre de la « zone rouge » dans le cadre d'une politique de communication destinée à produire le maximum de publicité. Ainsi Luca Casarini déclarait : « *Nous savons ce qu'il faut faire pour que l'on parle de nous. Quand un journaliste du quotidien Il Giornale me téléphone et me demande, implicitement, de lui livrer un scoop pour la « une », moi je répond : « à Gênes nous déclarons la guerre aux grands de ce monde ». Et ils le mettent en première page* »⁵. Cette stratégie implique de prendre en compte le fonctionnement du champ médiatique et éventuellement de développer certaines connivences avec des journalistes. Elle n'a pas principalement pour objectif de recruter les manifestants qui constitueront les foules rassemblées dont le nombre institutionnalisera ainsi le mouvement anti-mondialisation dans le cadre d'une preuve quantitative. En effet, les déclarations des Tute Bianche avant Gênes décrivant les actions qui allaient être réalisées par leurs membres avaient une valeur d'annonce contribuant à instaurer deux groupes distincts, ceux qui agissent et ceux qui sont témoins, et mettant en place une protestation spectaculaire⁶. Cette politique de communication dessine en creux une conception des media à la fois comme vecteur d'information dont l'organisation s'avoue dépendante pour se faire connaître et comme partie de l'ennemi à combattre, donc cible potentielle pour le groupe.

Cette conception contradictoire des media se traduit par la pratique de l'ironie dans les annonces faites à la presse : les *Tute Bianche* recourent dans leurs messages à l'absurde, supposé mettre en évidence l'obtusité rigide des autorités italiennes. Mais l'usage de l'ironie suppose que les récepteurs du message partagent les codes des émetteurs et sachent s'il doit être interprété au sens littéral ou au contraire au sens figuré : il introduit une symbolisation dans les actions anti-mondialisation, ce qui fait naître le risque d'une incompréhension ou bien d'une mauvaise foi, quand le message a été bien compris par une catégorie de récepteurs - par exemple la police dans le cas de Gênes - mais que la stratégie de ce groupe rendait plus avantageux de faire la sourde oreille. L'existence d'un **double discours** laisse intacte la possibilité au récepteur de choisir lequel il choisira d'entendre ; la description de Della Porta et Reiter des représentations policières des mouvements dits anti-mondialisation⁷ montre bien le choix fait alors par les forces de l'ordre de prendre ce discours d'annonce au pied de la lettre. Cette éventualité n'a cependant pas empêché les *Tute Bianche* de persister dans leur politique de communication, perçue comme arrogante par certains acteurs même de l'anti-mondialisation⁸, et de conserver une certitude inébranlable quant à la clarté de leurs propos. Ainsi Luca Casarini évoque ainsi, avant Gênes, les déclarations fantaisistes des Tute Bianche, destinées à révéler la crédulité de la police : « *Ou alors*

⁴ Samizdat, *Gênes : Multitudes en marche contre l'Empire*, Paris, Ed.Reflex 2002.

⁵ Entretien accordé à l'Espresso, 21 juin 2001, traduit de l'italien par Aris Papatheodorou.

⁶ Pour un modèle dramaturgique de la mobilisation de mouvements sociaux est présenté, entre autres, chez R.Benford, « Dramaturgy and Social Movements : The Social Construction and Communication of Power », *Sociological Inquiry*, 1992, Vol. 62(1), pp.36-55.

⁷ op.cit. p.65 sq.

⁸ C'est le cas de militants autonomes italiens exilés en France qui en firent le propos central de leurs interventions vigoureuses dans les débats post-Gênes, allant jusqu'à faire porter à cette attitude des Tute Bianche la responsabilité de la mort de Carlo Giuliani

nous sortons cette histoire des « hommes-taupes » qui sont déjà au travail, à Gênes, pour creuser des souterrains. Et eux ils mordent à l'hameçon.

Enrico Pedemonte - Vous avez aussi déclaré que vous jetteriez des sacs de sang contaminé par le Sida ?

Luca Casarini - Non. Ça c'est de l'intox des services secrets. Il suffit de regarder la signature des journalistes qui ont sorti en premier cette affaire : des gens qui sont traditionnellement des honorables correspondants.

Enrico Pedemonte - Quels moyens utiliserez vous à Gênes ?

Luca Casarini - Nous ne pouvons rien révéler. Mais ce seront des armes créatives, conçues pour percer la communication tout autant que le mur qui entoure la « zone rouge ». Ce sera des instruments tellement absurdes qu'ils deviendront amusants.[...] Les métaphores sont des instruments irrésistibles. La chose la plus incroyable est que nos adversaires tombent dedans. Plus nous parlons de forteresse assiégée, plus ils travestissent leurs policiers en « robocop ». »⁹

Ainsi, le discours annonçant les actions menées par les Tute Bianche est l'occasion d'instaurer un double langage, qui définit une partition entre ceux qui comprennent les énoncés dans le sens voulu par le groupe, et les autres pour qui le processus de symbolisation échoue. L'identité du locuteur – le journaliste – est censée donner une indication claire du niveau d'interprétation qu'il convient d'attribuer à l'information ; soit elle provient d'une source sûre (sans que ce concept soit défini, puisque dans tous les cas évoqués ici le relais est la presse de masse), auquel cas elle doit être comprise au deuxième degré comme ironique ; soit elle fait partie d'un processus de désinformation visant à stigmatiser le mouvement et doit donc être ignorée. Dans tous les cas, le contenu manifeste du message est secondaire, voire discrédité, ce qui montre que l'objectif de la communication est distinct de la transmission d'informations ou même d'un contenu implicite qui y serait associé - il s'agit de bruit. Alors même que les déclarations emphatiques des dirigeants semblent rendre manifeste un conflit entre les partisans de la mondialisation et ses opposants, elles contribuent en fait à matérialiser une communauté de sens qui constitue un indice du caractère identitaire de l'enjeu du contre-sommet. Cette configuration des représentations découle alors de l'action des élites militantes ; la reconfiguration opérée après Gênes proviendra en revanche des rangs des manifestants ordinaires.

- **Mise en place d'un oracle de la violence**

Les déclarations précédemment citées ont été faites avant Gênes, dans un effet d'annonce d'un face-à-face avec les autorités italiennes qui était censé tourner à l'avantage des manifestants. Ce face-à-face conçu en tant qu'action directe comportait un rapport complexe avec la violence, à la fois mimétique et référentiel, par exemple en adoptant des « tenues de combat » bricolées en réponse à l'attirail des policiers, avec le risque que cette tentative de répondre de manière organisée à la présence policière soit perçue comme une parodie misérable de celle-ci, en même temps que le signe d'une intention d'en découdre. Cette parodie de violence n'était pas envisagée comme pure représentation sans effet réel ; son efficacité était située par ceux qui l'envisageaient sur un plan symbolique, dominé par les media. Je nomme *action directe symbolique* cette configuration particulière d'action directe, en l'occurrence de blocage du sommet, qui s'appuie sur la mise en place antérieure d'un discours pour se matérialiser. Le mécanisme de l'action directe symbolique est donc nécessairement double : d'une part il s'effectue en deux temps, d'autre part il agit sur

⁹ Luca Casarini, *art.cit*

deux plans de la réalité, un plan symbolique du discours, et un plan de l'action construit comme non symbolique, mais sur lequel résonnent les opérations effectuées dans le premier. Cependant, la confrontation attendue n'a pas eu lieu dans les termes prévus ; les paroles des *Tute Bianche* sont restées sans actes pour les remplir. Non seulement ils ne parvinrent pas à pénétrer dans la zone rouge, mais les moyens mis en œuvre pour y parvenir n'apparurent pas clairement à tous les témoins : « *Nous ne sommes pas des petits soldats, et ce n'est donc pas d'un strict point de vue militaire que je ferai deux types de remarques à propos de ce relatif échec. (...) Au départ, la théâtralité des tute bianche ne m'a pas gêné, ni même le fait qu'elle fût si photogénique. Cependant, on aura vérifié que le danger de ce type de pratique, hypermédiatisée, est que certains s'y adonnent pour le côté ludique mais sans aller jusqu'au bout, jusqu'à se mettre vraiment en danger. Une dose de théâtre a toujours existé dans tous les mouvements, y compris les plus radicaux. Mais ici, pour beaucoup, le théâtre l'a emporté. Ensuite et surtout, en entendant dans la semaine précédente les proclamations de Luca, le porte-parole des tute bianche, qui annonçait " nous entrerons dans la zone rouge avec la seule arme de nos corps ", j'avais fait confiance, comme beaucoup de monde, à leurs capacités imaginatives, je m'étais dit qu'ils devaient avoir prévu des tactiques inédites pour être à la hauteur de ce défi. Installés depuis une semaine au stade, ils devaient avoir eu tout le temps de nous concocter des surprises. Eh bien, la surprise, c'est qu'il n'y en avait pas !* »¹⁰. Cette annonce d'affrontement fut cependant gratifiée d'un écho médiatique important, car d'une part elle correspondait aux préférences éditoriales des journalistes, et d'autre part elle s'insérait harmonieusement dans la montée en puissance symbolique de l'organisation du sommet et du contre-sommet. Dans cette perspective, leur situation est inverse de celle des émeutiers affinitaires et spontanés des *Black Block*, qui se livrèrent à une casse silencieuse et inexplicée malgré l'abondance de discours censés la justifier a posteriori.

La violence policière lors des contre-sommets ne constituait pas en effet au moment de Gênes une hypothèse invraisemblable, après les événements de Göteborg où on avait tiré sur les manifestants ou les arrestations à Prague¹¹. Des collectifs de suivi des plaintes déposées par des manifestants pour coups et blessures avaient alors été organisés, puis mis en sommeil avec la longueur des procédures et l'apparition de nouveaux fronts de lutte ; l'après-Gênes a entraîné leur réactivation rapide. Avant Gênes, les annonces de violences de la part des media et des autorités avaient été on ne peut plus claires : ainsi les militants citent Silvio Berlusconi évoquant en juin 2001 de possibles morts pendant le contre-sommet, attribués aux manifestants¹². Ainsi dans un article paru dans la presse alternative, on souligne que *La Repubblica* titrait sur « le risque qu'il y ait des morts » : « *Du côté des administrations locales : le nombre des infirmières et brancardiers (qui sont interdits de congés pendant la période) a été doublé ; les hôpitaux sont priés de réserver des places (y compris à la morgue !)* ». L'ensemble du dispositif était alors interprété comme « *une psychose à grande échelle, largement entretenue.* » Ni les formes de la mobilisation, ni probablement sa taille, n'étaient inconnues des autorités italiennes avant le G8, ce qui écarte l'hypothèse d'une répression policière violente due à une perte de contrôle ou à une réaction de panique. Les témoignages, les articles de la presse alternative et les entretiens insistent sur l'extrême militarisation de la ville de Gênes dès avant le G8, qui instaure un climat de guerre entre deux camps clairement identifiés : les forces italiennes de maintien de l'ordre d'un côté, les manifestants de l'autre. Les organisateurs non seulement du GSF mais des autres

¹⁰ Serge Quadruppani, "Gênes 2001, les multiples visages de la révolte globale et la face assassine de Big Brother", *No Pasaran* n°, 2001.

¹¹ Della Porta et Reiter, op.cit. pp.53-57.

¹² Samizdat, *Gênes*, op.cit. p.17

organisations présentes à Gênes sous ou en-dehors de son égide, avaient reçu l'information que la police italienne se préparait à l'affrontement.

On peut donc reconnaître dans les nombreuses « *déclarations de guerre* » lancées par les Tute Bianche au G8 la structure du discours oraculaire¹³ mise en évidence par Clément Rosset : ils ont en effet mis en place un oracle de la violence en l'annonçant à l'avance, puis ont ensuite été profondément surpris quand celui-ci s'est réalisé. En effet, « c'est un caractère à la fois général et paradoxal des oracles que de se réaliser tout en surprenant par leur réalisation même. ». La prophétie de la violence s'est traduite en quelque sorte par une revanche de la dénotation sur la connotation, du sens littéral sur le sens figuré, de l'acte sur le symbole, quand elle s'est finalement concrétisée. « Il y a, entre l'événement annoncé et l'événement accompli, une manière de subtile différence qui suffit à désespérer celui qui s'attendait pourtant précisément à ce à quoi il assiste (...) Cependant, il ne s'est rien passé que l'événement annoncé. Mais celui-ci, inexplicablement, est *autre*. »¹⁴ La réalisation de la prophétie déçoit car « la prédiction s'accomplit par le geste même qui s'efforce de la conjurer. »¹⁵ ; le monde du discours de l'annonce oraculaire de l'affrontement intervenant en quelque sorte comme une tentative de conjuration de l'effet réel qu'il implique, comme si le discours autour de la violence allait faire que celle-ci se réalise d'une manière autre que ce qui s'est produit réellement, c'est-à-dire une violence policière. L'impression de puissance symbolique des *Tute Bianche*, générée en particulier dans leur rapport aux media, a estompé lors de la préparation des actions de contre-sommet les contours du rapport de forces en présence, défavorable aux manifestants. Effectivement, l'oracle préparait à une autre violence que celle qui s'est produite : il la présentait sous la forme épique de l'affrontement, celle qui s'est réalisée ayant pris celle de la tragédie. Notons que l'exemple princeps donné par C. Rosset de ce discours oraculaire, celui d'Œdipe, fait appel, comme principe explicatif, à l'idée d'un Destin auquel on ne saurait échapper ; l'interprétation donnée par les militants dans leurs narrations de Gênes est toute différente. Nous allons voir que c'est précisément la fonction de l'écriture historiographique de proposer une interprétation conflictuelle de l'événement – c'est-à-dire ne faisant pas appel au destin ou au hasard comme principes explicatifs – et ainsi de sortir de l'ordre de la tragédie.

II. La mise en place d'un récit historiographique

En tant que face-à-face direct et sanglant, Gênes constitue un symbole matériel du conflit anti-mondialisation. Cette lecture est celle qui est faite par les acteurs *a posteriori*, mais il est intéressant de noter qu'elle était déjà constituée immédiatement après Gênes. Il ne faut pas considérer les événements de Gênes comme porteurs naturels d'une topographie conflictuelle, car nous avons vu que celle-ci ne fait pas l'objet d'un consensus d'interprétation de la part de tous les acteurs en présence, loin s'en faut. Au contraire, c'est le conflit des interprétations qui, en se surimposant au conflit génois palpable, dessine les frontières des camps en présence. Pour rendre possible ce conflit des interprétations, les militants des mouvements anti-mondialisation ont dû élaborer leurs propres descriptions et synthèses des événements. A partir de cet enjeu d'écriture historique s'opère une reconfiguration de la perception des acteurs, qui fait émerger une représentation du conflit dans lequel ils sont engagés, et qui donc modifie les modes d'action contestataires. Ce processus est celui d'une genèse narrative du conflit, qui accompagne son élaboration argumentative. Cette synthèse entre narration et argumentation propres aux acteurs contestataires marque leur

¹³ Sur la structure du discours oraculaire, voir Clément Rosset, *Le Réel et son double*, Paris Gallimard, 2^{ème} éd. 1984 p. 21- 53

¹⁴ Clément Rosset, *Le Réel et son double*, op.cit. p.21

¹⁵ Clément Rosset, *Le Réel et son double*, op.cit. p.31

entrée dans l'ère du conflit proprement dit. Tracer le chemin suivi par les acteurs de l'histoire au conflit n'équivaut pas à revenir au « paradigme historique » contre lequel met en garde A.Pessin¹⁶ : il ne peut exister de relation causale entre une situation historique telle que celle des mouvements anti-mondialisation à Gênes et l'apparition d'un conflit, car la construction historique elle-même est effectuée par ses acteurs. Le versant narratif que nous abordons ici se subdivise en deux grands ensembles de productions, qui diffèrent par leur contenu même si elles décrivent les mêmes événements : des témoignages de retour de Gênes d'une part et des vidéos historiographiques de l'autre. Notons qu'ici une analyse de la rhétorique mise en place par différents types d'acteurs ne se confond avec une vision purement stratégique de ceux-ci¹⁷, dans la mesure où on ne peut pas, dans le cas des témoignages, identifier une élite ou une minorité de rédacteurs de ceux-ci.

A. L'écriture de témoignages

Après le contre-sommet ont en effet foisonné, pour une bonne part sur Internet, des textes portant sur les événements qui venaient de se produire – le corpus que j'ai étudié a été écrit pour la plupart pendant les jours qui ont suivi le retour de Gênes, au plus quelques semaines après. Ces témoignages ont contribué à rendre présents à ceux qui n'étaient pas là les faits tels qu'ils se sont déroulés – « avoir été à Gênes » constituant dans les mouvements anti-mondialisation une caractéristique si importante d'un locuteur qu'il commençait souvent par mentionner ce fait avant de prendre la parole dans une réunion pendant les mois de l'après-Gênes – jusqu'au contre-sommet de Bruxelles de décembre 2001, et même au-delà – c'était d'ailleurs la première question qui m'était posée. Mais les témoignages ne s'adressent pas uniquement aux absents ; leur fonction s'étend à toute la sphère militante, et dépasse un cadre simplement informatif. J'émetts l'hypothèse que la production massive de témoignages après Gênes résulte tout d'abord d'un mécanisme collectif d'épreuve de vérité ; les militants de retour de Gênes ont écrit leurs récits pour s'assurer qu'ils avaient bien vus la même chose. Cette épreuve de vérité s'est assortie d'une opération symbolique visant à reconfigurer le sens donné à la mobilisation. La fonction de l'écriture est ici de sortir collectivement d'un système de représentations de l'organisation sociale qui, avant les événements décrits, donnait sens à la perception des acteurs. C'est une situation de rupture importante que d'abandonner la logique prévalant jusque là, et dans laquelle les mouvements anti-mondialisation disposaient d'une image plutôt positive d'eux-mêmes et des conditions de leur action, pour transformer entièrement la perception de la situation dans un sens qui replace au centre des représentations militantes l'existence d'un adversaire.

A mesure que s'estompe la fonction d'information du récit de Gênes, parce que les faits sont bien connus des lecteurs, la diffusion large du message laisse place à une clôture progressive qui referme le discours sur un entre-soi du groupe des manifestants et des sympathisants. La multiplication et la répétition des récits, une fois atteinte une certaine saturation factuelle, permettent que passe au premier plan l'expression émotionnelle de ce qu'ont ressenti les participants de Gênes, quelle qu'ait été leur expérience. C'est elle qui est alors partagée avec les lecteurs inlassables de ces récits, et qui sont alors convaincus non seulement d'avoir vu, mais d'avoir ressenti la même chose. Il se crée alors dans l'espace de partage de ce récit une communauté d'émotion propice à l'établissement d'une mémoire. Cette fonction est illustrée par exemple par un texte écrit après Gênes par Starhawk, qui débute ainsi :

¹⁶ Alain Pessin, *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF 2001, p.28

¹⁷ James Jasper met en garde contre cette tendance, cf. « L'art de la protestation collective » in Daniel Cefai et Danny Trom (dir.), *Les formes de l'action collective*, Paris, Ed.EHESS, 2001. Elle présuppose de fait une partition entre une minorité manipulatrice de symboles et une majorité passivement réceptrice.

« J'étais là quand les carabinieri ont envahi le centre d'Indymedia et l'école Diaz à la fin de la manifestation contre la rencontre du G8. Nous avons entendu les appels et les cris, nous n'avons pas pu sortir, nous avons couru à l'étage supérieur, et nous nous sommes cachés craignant pour nos vies. Peut-être que les policiers nous ont trouvés, mais nous avons eu de la chance. Un membre du Parlement était dans notre bâtiment ; les avocats et les médias sont arrivés. (...) Ceci est réellement arrivé la nuit du 21 juillet 2001 et le matin du 22. Pas dans un quelconque pays du tiers-monde mais en Italie : la prospère, civilisée et ensoleillée Italie. Et la plupart des victimes étaient encore à l'hôpital ou en prison quatre jours plus tard.

Je ne peux pas vraiment décrire le choc et l'horreur cette nuit. Mais aussi terrifiante qu'elle ait été à vivre, encore plus effrayantes sont ses implications. »¹⁸

Raconter les événements de Gênes consiste à produire une « représentation d'action » dont Paul Ricoeur montre avec Aristote qu'elle équivaut à un agencement des faits caractéristique de l'activité de *mimesis*¹⁹. Pour P.Ricoeur, le « concept d'activité mimétique » mène à « l'imitation créatrice de l'expérience temporelle vive par le détour de l'intrigue »²⁰ : les personnages qui interviennent sont subordonnés à l'action. Suivre P.Ricoeur dans cette direction impose d'introduire des éléments de méthodologie d'analyse structurale des récits dans la démonstration car une telle conception, si elle ne ramène pas tout récit historique à un nombre fini de « fonctions » du discours (P.Ricoeur mentionne W.Propp), implique cependant que l'économie narrative pèse sur les caractéristiques des personnages impliqués dans l'action : ainsi la narration conflictuelle convoque obligatoirement la figure d'un adversaire. Cette analyse structurale s'applique à des productions discursives²¹ qui forment un corpus homogène dans la forme et possédant une unité historique ; par ailleurs, l'outrage fait à l'idiosyncrasie de chaque texte est atténué par le fait que ces textes ont été produits dans un élan collectif, et pensés comme partie d'un tout par leurs auteurs dès le moment de leur écriture. Dans le cadre de cet article, je n'aborderai pas la typologie des personnages créés par le récit et me bornerai à étudier les limites de l'action mise en intrigue.

Les témoignages écrits par des manifestants de retour de Gênes obéissent aux règles poétiques de la tragédie aristotélicienne, étendues par P.Ricoeur à toute composition narrative. Cette composition entraîne un abord harmonieusement intelligible de l'œuvre, comme intrigue et comme une seule intrigue, appelé « concordance », et caractérisée par trois aspects : « complétude, totalité, étendue appropriée. »²² Et P.Ricoeur cite Aristote : « Notre thèse est que la tragédie consiste en la représentation d'une action menée jusqu'à son terme (*téléias*), qui forme un tout (*holès*) et a une certaine étendue (*mégéthos*) ». De l'analyse de la notion de « tout », P.Ricoeur tire une définition des limites du récit – son début et sa fin – purement liée à la logique de l'action, articulée autour du cœur de celle-ci qui est le « 'renversement' de la fortune à l'infortune »²³. Il distingue nettement cette délimitation logique du récit d'une longueur temporelle, ce qui, dans le cas de Gênes, nous place devant une situation particulière : en effet, les limites temporelles de l'événement apparaissent déterminées par les

¹⁸ Starhawk, « Fascisme à Gênes » in *Multitudes* n°7, déc.2001 pp. 27-32, trad.fr. Anne Querien.

¹⁹ Paul Ricoeur, *Temps et Récit*, Paris, Seuil 1983 vol.I p.71

²⁰ Paul Ricoeur, *Temps et Récit*, op.cit.p.66

²¹ « On ne saurait trop répéter que la sémiologie ne peut avoir d'unité qu'au niveau des formes, non des contenus ; son champ est limité, elle ne porte que sur un langage, elle ne connaît qu'une seule opération : la lecture ou le déchiffrement » R.Barthes, « Le mythe aujourd'hui » in *Mythologies*, 1957, *Œuvres Complètes*, t.1 Paris Seuil 1993 p.687

²² Paul Ricoeur, *Temps et récit*, op.cit.p.80

²³ Paul Ricoeur, *Temps et récit*, op.cit.p.81

contingences de l'organisation du sommet du G8, et donc échappent à l'ordre de l'intrigue. On se trouverait alors devant « une période *unique* avec tous les événements qui se sont produits dans son cours (...) et entretenant les uns avec les autres des relations contingentes »²⁴, ce que P.Ricoeur nomme un cas d' « unité temporelle » par opposition à « l'unité dramatique, qui caractérise 'une action *une*' ».

Mais le commencement et la fin du récit de Gênes ne sont pas à ce point imposés par la temporalité du sommet du G8 qu'il y paraît de prime abord. Le récit de Gênes relate des événements qui ont pris place dans le contre-sommet, qui entretient avec le sommet un rapport spéculaire imparfait. Si les manifestations prévues ont bien lieu pendant le déroulement officiel du G8, le contre-sommet déborde celui-ci de toutes parts, en temps – il débute souvent avant officieusement pour les militants arrivés en avance pour pouvoir éviter d'être bloqués à la frontière, et des retardataires peuvent s'y joindre plus tard – et en lieu – la spatialité du contre-sommet est évidemment beaucoup plus large puisqu'elle encercle le lieu clos où se déroule le sommet. Le commencement des récits de Gênes est bien dicté par les règles narratives, car il coïncide avec des événements indispensables à l'action : le voyage des militants jusqu'au lieu du contre-sommet et les difficultés éprouvées pour passer la frontière – fouilles répétées voire interdiction pure et simple, en particulier pour les personnes fichées à la suite de précédents contre-sommets, dont le blocage matérialise la connexion européenne des fichiers de police, qui constitue en soi un thème de lutte récurrent. L'intrigue, qui tourne autour de la répression policière, commence bien avec celle-ci. Dans certains témoignages de retour de Gênes, le narrateur débute par une phrase ou un court paragraphe pour évoquer le voyage sans encombres jusqu'à Gênes ; ce n'est pas l'indice d'une simple relation de faits non dictés par la « nécessité » de l'action mais celui d'une organisation structurée du récit de Gênes, un récit-type dont les différentes parties sont traitées par chaque locuteur en fonction de son point de vue. L'évocation du voyage sans encombres est la valeur zéro donnée à l'item « répression empêchant les manifestants de se rendre à Gênes » du récit.

La question de la fin se pose différemment car l'intrigue de Gênes ne souffre pas de conclusion définitive. La conclusion temporaire de l'événement est le retour à la normale de la vie de chaque témoin, individuellement alors que le récit laisse une large place au collectif – celui le plus large de la foule ou de la « multitude » des manifestants, celui plus restreint de l' « orga »²⁵ dans laquelle s'effectuent pour une large part le voyage, le séjour et les manifestations. Il ne s'agit donc pas d'une conclusion à l'action. La conclusion réelle, c'est le surgissement de l'interprétation idéologique des faits, et l'expression du sentiment de révolte éprouvé par le narrateur après les événements relatés. Elle marque le changement du genre narratif de la tragédie à l'épopée, le passage d'une situation d'infortune frappant des personnages meilleurs « que les hommes actuels »²⁶ à un affrontement réglé entre adversaires hostiles. Elle ne clôt pas le récit, elle l'ouvre vers d'autres perspectives.

Le récit de Gênes est celui d'un premier épisode, il appelle une suite – on peut pousser l'analyse aristotélicienne proposée par P.Ricoeur jusqu'à considérer que cette suite attendue ne peut pas, dans cette perspective narrative, reproduire à l'identique ce premier épisode. Si le récit plus large dont Gênes est le premier épisode comporte à d'autres moments des contre-sommets, et même de la répression policière à cette occasion – comme dans une moindre mesure celui de Bruxelles en décembre 2001 ou plus nettement celui de Barcelone ou d'Evian en 2003 – cela ne peut pas constituer

²⁴ Aristote cité par P.Ricoeur, *Temps et récit*, op.cit.p.82

²⁵ Cette description de l'organisation militante d'appartenance équivaut au concept d'Organisation de Mouvement Social.

²⁶ Aristote cité par P.Ricoeur, *Temps et récit*, op.cit.p.74

toute l'intrigue. L'histoire des mouvements dits anti-mondialisation consiste souvent, en particulier dans les discours médiatiques, en une succession de dates et de lieux de contre-sommets ; le changement de perspective narrative, pour les militants, interrompt cette litanie, justifiant pleinement la remarque fréquente parmi eux que « Jamais Gênes ne se reproduira », et que l'époque des grands contre-sommets est révolue. Pourtant les manifestations massives dans les contre-sommets ont continué après Gênes, et ce type de mobilisation reste classique pour les mouvements dits anti-mondialisation en tant qu'occasion pour le mouvement de (se) montrer sa force. Mais pour les militants dont la représentation – la perspective narrative – a changé après Gênes, c'est-à-dire ceux qui sont désormais engagés dans un conflit contre un acteur répressif, leur intérêt s'est détourné de ces événements dont la valeur symbolique avait changé en même temps que la place dans le récit.

Comment un récit qui, juste après Gênes, est à peine historiographique, a-t-il pu modifier les représentations de militants jusqu'à faire apparaître la figure du conflit ? Le conflit lui-même en tant que représentation par une des parties qui y est engagée comporte deux dimensions : l'une est analytique, elle correspond à une certaine interprétation du réel qui comprend les faits subis en y introduisant une causalité externe, signe de la présence d'une volonté adverse. L'adversaire est, dans un premier temps du moins, défini par son intervention dans le système d'action – avant qu'un effort de recherche d'information en dessine les contours de manière plus précise. L'autre dimension est émotionnelle, elle répond par l'horreur, la crainte, la haine, etc.. au sentiment d'injustice qui est éprouvé face à l'action hostile de cette volonté adverse²⁷. La narration tragique noue les deux dimensions : elle fait naître une interprétation théorique de la composition des faits, car « penser un lien de causalité, même entre des événements singuliers, c'est déjà universaliser »²⁸, ce qui rapproche le domaine poétique de la narration de celui, éthique, des faits. Par ailleurs le « renversement » de l'intrigue, « le cœur de la concordance discordante »²⁹, se traduit pour les héros par un changement de fortune – en partie du moins immérité : on peut retrouver la « faute » tragique dans l'interprétation erronée de la situation de la police italienne par les *Tute Bianche* aveuglés par l'*ubris* tragique. Comme on l'a vu, l'opinion publique en Italie avait été préparée par une campagne de presse à des événements violents en marge du sommet du G8 ; bien que les militants en particulier français n'aient pas été au courant de ces rumeurs et aient importé des représentations de la police différentes de la réalité italienne, il est cependant probable qu'une partie au moins de cette naïveté leur laissant croire qu'ils allaient défiler massivement et même assiéger la Zone Rouge sans encombres, ait été *reconstruite* a posteriori. Cela étaye l'hypothèse narrative en faisant apparaître plus nettement le « coup de théâtre », la « reconnaissance » et l'« effet violent » (*pathos*) qui marquent le renversement tragique³⁰. Le corpus des témoignages de retour de Gênes insiste sur le caractère immérité et injuste de la répression qui les a pris par surprise. Si les manifestants anti-mondialisation ont péché, c'est donc par naïveté et par une confiance exagérée en l'efficacité de leurs modes d'action – cette autosatisfaction est très présente, brutalement juxtaposée à un sentiment de victimisation, dans les documentaires réalisés par les militants sur les événements de Gênes.

²⁷ Cette distinction est un outil heuristique. Sur la nécessité de prendre en compte les aspects émotionnels des mobilisations collectives sans les construire dans une opposition hâtive à la stratégie rationnelle, voir J. Goodwin, J. Jasper et F. Polletta, « Why Emotions Matter » in J. Goodwin, J. Jasper et F. Polletta (dir), *Passionate Politics*. Sur le rôle des émotions comme répertoire signifiant partagé par les militant(e)s, voir J. Jasper, op.cit.

²⁸ Paul Ricoeur, *Temps et récit*, op.cit.p.85

²⁹ Paul Ricoeur, *Temps et récit*, op.cit.p.88

³⁰ Paul Ricoeur, *ibid.*

B. La narration vidéo de Gênes

L'importance du souvenir de Gênes est attestée par la pratique de la commémoration, qui prend plusieurs formes : le rassemblement du groupe autour d'images de Gênes et la contre-attaque légale qui constitue des collectifs aidant les victimes de Gênes à se porter partie civile contre la police italienne. Dans le cadre de la commémoration de Gênes, les projections de films vidéo relatant les événements tiennent une place privilégiée. Le rassemblement autour d'un souvenir matérialisé par des images de la violence à Gênes devint une forme spécifique d'action ; quelques mois après Gênes, il était quasiment impossible de trouver un événement culturel, en particulier dans la sphère non-institutionnelle des mouvements dits anti-mondialisation, qui ne consacrait pas un moment à Gênes, fut-ce sous la forme de la projection d'un des multiples documentaires consacrés à l'événement par des cinéastes militants. Ainsi au printemps 2002, soit neuf mois après les événements eux-mêmes, et alors que l'actualité tant dans la sphère de l'anti-mondialisation qu'en dehors avait proposé maints autres sujets de réflexion, y compris plus violents ou angoissants, les deux festivals concurrents FRAP (sur le versant non-institutionnel) et Charivari (sur l'institutionnel) consacraient tous les deux des temps pour la diffusion de films sur Gênes. Cette unanimité dans la construction d'un passage obligé indique qu'à la fascination propre à ces images où les militants s'observaient eux-mêmes dans une situation de danger s'ajoute une dimension rituelle qui indique une construction identitaire autour de la mémoire de Gênes. Ces projections sont destinées aux membres du groupe identitaire des militants par les modes de publicité qui des annoncent : dans des listes de diffusion d'organisations sur Internet – qui sans être positivement fermées, nécessitent une circonstance initiale mettant en contact le nouveau membre avec le groupe pour que celui-ci soit inscrit sur l'une des nombreuses listes informelles. L'autre forme de publicité faite autour de ces journées de soutien post-Gênes était les tracts déposés en certains lieux précis, mode apparemment ouvert à tous de diffuser l'information mais qui en réalité s'adresse à l'intérieur d'un groupe social déterminé. Les éléments sub-culturels de cette commémoration seraient alors liés de manière consubstantielle à l'élaboration d'une mémoire collective de Gênes, ce qui se traduirait par une construction réciproque de l'identité du groupe et de son histoire³¹.

Le contenu de ces vidéos nous donne une indication de ce qui, dans les événements génois, donne lieu à représentation, à mémoire et à une pratique du souvenir. L'organisation de la narration des mêmes événements diffère selon que les réalisateurs du film appartiennent directement ou pas à la sphère militante. Dans la catégorie des œuvres militantes entrent celles des media indépendants, qui insistent pour se présenter à l'intérieur des mouvements comme des militants à part entière – Indymedia principalement et un groupe marseillais, Primitivi, qui a réalisé une vidéo dont le titre, « Don't clean up the blood », résume assez bien le contenu³². Elles observent un schéma narratif très semblable aux témoignages de retour de Gênes écrits par les manifestants ; le noeud tragique de l'intrigue, la violence policière, est ici replacé dans une perspective politique qui vise à lui donner un sens. Les composantes des manifestations, entre autres les « blocks » aux couleurs multiples, sont présentées sous forme énumérative, de manière à respecter le dogme militant de la « diversité des tactiques » - c'est-à-dire qu'aucun jugement de valeur n'est porté sur les choix de modes d'action pratiqués par différentes tendances présentées comme parties d'un même tout. Si le choc que représente l'irruption de la violence est mis en évidence, les auteurs insistent sur le fait qu'à défaut d'avoir été prévisible, il est néanmoins explicable. La réalité du conflit est attestée par la monstration des victimes à qui est donnée la parole par la représentation du témoignage : c'est pourquoi le *pathos* culmine avec

³¹ M. Wieviorka, *La Différence*, Paris, Balland 2001.

³² Primitivi, *Don't clean up the blood*, 2001.

les récits de torture et non l'iconographie du corps ensanglanté de Carlo Giuliani. De là, la conclusion qu'il convient pour les mouvements dits anti-mondialisation d'en tirer des conséquences sur la configuration et l'intensité du conflit pour les mobilisations futures. Une telle narration abonde dans le sens de la mise en conflit des événements de Gênes.

Les conclusions des documentaires non directement militants sur Gênes sont moins tranchées politiquement. Le documentaire « Un mondo diverso è possibile » réalisé par cinquante cinéastes italiens célèbres, dont Ettore Scola, présente une structure narrative et des orientations esthétiques différentes, raison arguée par une militante du groupe Aargh ! et d'ATTAC pour la projection de la deuxième lors du festival Charivari : « *Elle ne montre pas que la violence, mais également des aspects plus festifs des cortèges qu'on ne montre pas habituellement.* » Effectivement, une première partie représentant les trois-quarts du film est consacrée aux forums de débats et aux manifestations, sur fond de ville déserte à l'exception des forces de l'ordre : scènes d'orateurs inspirés en italien, anglais ou espagnol, sans aucun sous-titre – que les spectateurs regardèrent sans broncher, dans une scène toute droit tirée de *l'Education sentimentale* de Flaubert ; et surtout de longs moments de danses, de musique rock ou ethnique (des religieuses noires jouant des percussions, etc..) qui émaillèrent les cortèges, rappelant assez l'iconographie de Woodstock. Le propos indique clairement que cet autre monde possible auquel le titre fait allusion, reprenant un slogan classique des mouvements anti-mondialisation, est un monde de personnes jeunes, belles et faisant la fête, dans lequel l'imagination et la paix entre communautés résolvent les problèmes mondiaux désignés – la pauvreté, l'absence de partage et de compassion, etc.. Une deuxième partie moins longue change radicalement de registre : on y voit mêlées jusqu'à devenir difficilement distinguables des scènes de casse opérées par les Black Block³³ et de répression policière, dans une intention claire de rassembler les deux phénomènes dans une même catégorie de violence. La musique accompagnant ces images est empruntée au registre des musiques de films caractérisant les passages tragiques ; mais cette construction narrative ne convainc pas la majorité des spectateurs, et a fait l'objet de très violentes critiques lors des débats de l'après-Gênes, la distinction entre la violence supposée des Black Block et la violence policière étant largement conservée par les membres des mouvements présents à Gênes. L'effet produit sur les spectateurs des différentes vidéos par les images des corps ensanglantés des manifestants, et par celle de la dépouille de Carlo Giuliani, le mort de Gênes, est extraordinaire. Des mois après les faits, des personnes qui les connaissent parfaitement et ont pour la plupart déjà vu ces images se raidissent, laissent échapper des commentaires à mi-voix devant les images des *carabinieri* en armure ou des hélicoptères survolant Gênes, dont le bourdonnement demeure pour beaucoup des anciens manifestants un souvenir vivace. Si l'effet de surprise a disparu, le *pathos* tragique reste intact. C'est sur ce registre que sont situées les vidéos militantes, qui rencontrent un accueil nettement plus consensuel de la part des membres des mouvements anti-mondialisation. La poétique du sang mise en place accompagne la constitution d'une historiographie officielle des journées de Gênes ; les représentations de la fête passent au second plan dans cette économie narrative essentiellement tournée vers la rupture tragique.

Quelle place accorder aux scènes de manifestation, à celles de casse, à celles de violence policière, faire usage ou non de la monstration du corps de Carlo Giuliani, de quel sous-texte politique accompagner les images confuses de nuages de gaz

³³ Les Black Block sont des « groupes d'affinité » vêtus de noir et cagoulés réputés pour pratiquer une casse sélective des « symboles du capitalisme » - banques, commerces sélectionnés, grosses voitures.. voir F.Dupuis-Déri, « Black Blocs : bas les masques », in *Mouvements* n°25 janv.-fév.2003, pp.74-80.

lacrymogènes et de manifestants fuyant en tous sens, ces questions portant sur l'économie narrative tracent les lignes de partage entre différentes interprétations de l'événement, donc entre différentes postures politiques. Les deux catégories de représentations vidéo précédentes divergent sur des points comme la caractérisation des actions de *Black Block* comme violence ; mais elles se rejoignent, d'une manière plus ou moins redoublée par un discours politique, sur la représentation d'une répression brutale, et surtout intentionnelle. Cette mise en conflit politique est attestée par le contraste que ces œuvres forment avec le documentaire sur Carlo Giuliani, *Carlo Giuliani, ragazzo*, construit autour du récit de la mère de celui-ci, qui narre des événements dont elle n'a pas été témoin. Cela met en évidence une posture dans laquelle la narration est construite du point de vue de l'intime et du subjectif, jusqu'à choisir une interprétation psychologique du parcours de Carlo Giuliani ce 20 Juillet 2001. Sa présence aux manifestations fait l'objet d'une présentation dépolitisée : il s'y serait rendu un peu par hasard, au lieu d'aller à la plage, dans une tenue estivale décrite par sa mère comme « pas vraiment la tenue typique du Black Block ». Une fois la perspective politique écartée comme principe d'explication de son décès, le documentaire propose une double interprétation fondée d'une part sur la reconstruction des états psychologique intérieurs de la victime - l'exaspération vis-à-vis du harcèlement policier -, d'autre part sur le hasard tragique. La police est présentée comme ayant menti sur les conditions du décès de Carlo Giuliani - c'est l'objet de la longue et précise reconstitution appuyée sur des documents des minutes avant et après sa mort - et comme ayant chargé par erreur des manifestants qui ne représentaient aucun danger. La répression à Gênes, interprétée comme tragédie, repose donc ici sur un mauvais exercice des fonctions de police, jugé par ailleurs légitime quand les manifestants représentent effectivement une menace ; cette erreur est due à une compréhension erronée des intentions des manifestants, à un *malentendu*. Les *Tute Bianche*, malgré leurs discours belliqueux, ne constituaient pas une menace pour la sûreté des personnes et des biens de la ville de Gênes, ni pour les chefs d'Etat réunis pour le G8. Leurs armures ne matérialisaient pas l'intention d'en découdre violemment avec la police - elles étaient symboliques - comme l'explique la mère de Carlo Giuliani, quand elle compare leur cortège à « *de tendres chevaliers médiévaux, très beaux avec ces drôles d'armures en mousse et ces boucliers de plexiglas qui éclatent au premier choc. Car qui peut s'attendre à ça, une charge à froid ?* ».

Conclusion

L'organisation matérielle d'un contre-sommet se double d'une production discursive abondante, du côté des mouvements appelant à la mobilisation comme de celui des organisateurs du sommet préoccupés de son bon déroulement et du maintien de l'ordre. Gênes se distingue par l'importante quantité de discours à visée historiographique produits ensuite : les militants se sont longuement passionnés pour le récit de ces journées qu'ils ont contribué à consacrer en événements. C'est que le contenu de ces narrations avaient des implications politiques majeures, dans la mesure où elles définissaient les termes du conflit dans lequel ils étaient engagés, informant les actions futures. La narration conflictuelle fait apparaître la figure de l'adversaire dans l'événement de l'affrontement : rien de nouveau, semble-t-il, comparé aux annonces de celui-ci faites avant Gênes intentionnellement par certains groupes de manifestants. Mais les productions historiographiques diffèrent par nature de ce discours d'annonce : elles visent à la reconfiguration de la perception des conditions de l'action collective à l'intérieur du monde militant et non pas à la mise en place d'une protestation spectaculaire ; elles ne préparent pas les conditions de réalisation d'une action directe symbolique menée par un petit groupe mais celles d'une définition commune du sens de la mobilisation, ouvrant la possibilité de la réinterprétation de celle-ci en des formes et des contextes multiples.

Références

- Barthes Roland, « Le mythe aujourd'hui » in *Mythologies*, 1957, *Œuvres Complètes*, t.1 Paris Seuil 1993
- Beauzamy Brigitte, « Le contre-sommet, une action directe contre la 'mondialisation néo-libérale' ? », in *Journal des Anthropologues* n°96, 2004 (à paraître)
- Benford Robert, « Dramaturgy and Social Movements : The Social Construction and Communication of Power », *Sociological Inquiry*, 1992, Vol. 62(1), pp.36-55.
- Della Porta Donatella et Herbert Reiter, « Mouvement 'anti-mondialisation' et ordre public, l'exemple de Gênes » in *Les Cahiers de la Sécurité Intérieure* n°47, 2002, pp.51-77.
- Dupuis-Déri Francis, « Black Blocs : bas les masques », in *Mouvements* n°25 janv.-fév.2003, pp.74-80.
- Goodwin James, James Jasper et Francesca Polletta, « Why Emotions Matter » in J.Goodwin, J.Jasper et F. Polletta (dir), *Passionate Politics*
- Jasper James, « L'art de la protestation collective » in Daniel Cefai et Danny Trom (dir.), *Les formes de l'action collective*, Paris, Ed.EHESS, 2001.
- Pessin Alain, *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF 2001, p.28
- Quadruppani Serge, "Gênes 2001, les multiples visages de la révolte globale et la face assassine de Big Brother », *No Pasaran* n°, 2001.
- Ricoeur Paul, *Temps et Récit*, Paris, Seuil 1983 vol.I
- Rosset Clément, *Le Réel et son double*, Paris Gallimard, 2^{ème} éd. 1984 p. 21- 53
- Samizdat, *Gênes : Multitudes en marche contre l'Empire*, Paris, Ed.Reflex 2002.
- Starhawk, « Fascisme à Gênes » in *Multitudes* n°7, déc.2001 pp. 27-32, trad.fr. Anne Querien.
- Wieviorka Michel, *La Différence*, Paris, Balland 2001.

Annexe

« *Témoignage sur la journée du 20 Juillet 2001 à Gênes/Italie par X.Z.[la personne signe de son nom complet]*

Rendez-vous à 9 heures au centre de convergence, au bord de la mer, où je retrouve la trentaine de personnes du groupe d'affinités avec lequel j'évolue durant ce forum social génois. Nous nous préparons et mettons au point le parcours que nous allons effectuer aujourd'hui pour la journée de la désobéissance civile. Les différents groupes se coordonnent et se fixent des rendez-vous. Notre groupe doit constituer une partie d'un cortège pacifique, le pink block, constitué par des personnes festives et dansantes menées par le son d'une batucada (ensemble de percussions brésilien).

Le cortège s'ébranle vers midi dans la joie, la bonne humeur et la danse. Les militants arborent des habits roses de tous styles, des fleurs dans les cheveux, des banderoles parlant d'amour, de paix, de fraternité. Nous remontons le corso Torino, certains groupes qui s'étaient mêlés au cortège se détachent pour faire face aux policiers défendant l'accès à la zone rouge. Nous pouvons observer que durant la nuit, la police a érigé des murs de containers pour protéger cette zone interdite. Nous continuons au son des percussions notre avancée vers le nord de la ville tout en évitant de faire face et d'affronter les policiers qui déterminent, plus ou moins, le chemin que nous pouvons emprunter.

Après un sit-in d'une demi-heure, notre cortège rejoint celui des lilliput et des mains blanches, cortège pacifiste par excellence. Nous avançons en dansant vers la piazza Corvetto, nous repoussons, sans heurts, ni agressivité les policiers bloquant l'accès à cette place. Nous prenons possession de la place en formant une chaîne humaine, les fourgons de la Polizia reculent tranquillement, l'ambiance est bonne enfant, un policier reste même au beau milieu de notre groupe sur la piazza Corvetto et discute avec des manifestants. Nous arrivons jusqu'au grilles de la zone rouge et tentons de les faire tomber à l'aide de cordes et de mousquetons. Après plusieurs essais infructueux, les policiers se trouvant derrière les grilles déclenchent les lances à

eau, nous en sommes quittes pour une bonne douche mais les jets ne sont pas très violents. Au bout d'un moment, les policiers que nous avons repoussés commencent à lancer des lacrymos, les manifestants se dispersent, nous abandonnons la grille et remontons vers la piazza Manin sans aucun affrontement avec les policiers.

Nous nous réunissons (pink, lilliput, mains blanches) pour décider de la suite des événements. Sur la piazza Manin a lieu un forum social pour la pauvreté dans le monde, les inégalités, la faim, etc.., un groupe de catholiques chantent leur foi, il y a des jeunes gens, même des enfants. Nous faisons un sit-in pacifique sur la place en envisageant une solution de repli dans le cas où le climat se détériorerait dans le quartier. Cinq minutes plus tard, un black block composé d'une trentaine de personnes (on m'a dit après coup qu'ils étaient plus nombreux) traversent la piazza Manin où nous nous trouvons, un des coordinateurs des groupes pacifistes présents sur la place demande au black block de rebrousser chemin pour éviter de nous attirer des ennuis. Le groupe anarchiste continue son chemin en traversant notre groupe et s'engage dans une rue direction piazza Corvetto.

En un éclair, apparaissent à l'opposé 6 ou 7 fourgons blindés de la polizia, des fusées lacrymogènes pleuvent de partout, en quelques instants, la place est plongée dans un épais brouillard irritant et rendant la respiration impossible. Des dizaines de policiers armés de casques, masques à gaz, protections sur tout le corps et de matraques chargent. Ils frappent sur tout ce qui bouge, les gens hurlent et courent dans tous les sens en tombant par terre sous le coup des matraques. Il faut préciser que très peu de gens disposent de protection (masques et lunettes) contre les gaz lacrymogènes. Mon groupe d'affinité explose, je me retrouve avec une seule personne et nous descendons dans la direction prise par le black block, les policiers venant de toutes les autres issues. Je fais demi-tour, pensant que je risque de me retrouver bloqué entre anarchistes et policiers. Une grenade lacrymogène me tombe sur les pieds, je n'y vois plus rien et commence à ne plus pouvoir respirer, je la repousse du pied et remonte vers la place en longeant le mur. Partout des gens courent, crient, hurlent, pleurent, toussent, s'étouffent, se font passer à tabac dans une flambée de violence incroyable. Il y a des adolescents, des personnes relativement âgées, des jeunes filles qui ont pour seule défense leurs mains, souvent peintes en blanc, levées vers le ciel et aussitôt balayées par des coups de matraques. De nouveau piazza Manin, ayant évité les coups de matraque, je me retrouve bloqué contre les grilles d'un jardin avec un groupe d'une dizaine de personnes que je ne connais pas mais qui faisaient eux aussi partie de la marche pacifique. Des policiers nous empêchent de partir et nous retiennent prisonniers contre les grilles, nous menaçant de leurs matraques, nous humiliant et nous forçant à garder les mains en l'air. Le groupe de dix personnes dans lequel je me trouve à ce moment là, est exclusivement composé de filles complètement traumatisées, terrorisées, hurlantes, tremblantes et toussantes. Une personne arborant une « écharpe » de maire aux couleurs de l'Italie coordonne les opérations policières. Un habitant de Gênes passe sur la place en scooter, les policiers essaient de le désarçonner avec leurs matraques. A mes pieds gît sur le sol un jeune garçon, le crâne ouvert et baignant dans une flaque de sang. Notre groupe de 10 est rejoint par une vingtaine de personnes forcées par la police de rester contre les grilles du jardin. Sous nos yeux, la violence aveugle continue, les coups de matraque pleuvent. Un photographe prend plusieurs fois en photo notre groupe horrifié, un cameraman filme le jeune homme en sang sur le trottoir. Une ambulance arrive pour charger le jeune homme blessé, deux policiers aident les ambulanciers à charger le corps sous l'œil du cameraman. Je profite alors de ce moment de flottement pour contourner l'ambulance ainsi que les policiers se trouvant sur la place pour m'enfuir et regagner un endroit plus calme, je monte un escalier et retrouve 4 personnes de mon groupe d'affinité, je n'arrive pas à réaliser comment j'ai pu m'en sortir sans aucun coup de matraque ou de bottes coquées. Nous partons de cette zone, la peur au ventre, pour nous mettre à l'abri au media center en faisant une grande boucle par le Nord-Est afin d'éviter tout affrontement. Je dois avouer que cette scène d'ultra violence sera dure à effacer de ma mémoire comme de celle de tous ceux qui l'ont vécue. Je déclare sur l'honneur véridiques tous les éléments de ce témoignage.

X.Z. »